

La Croix du sud

Par Cécile Magnier, mention spéciale 2011 du concours de nouvelles 2011 « L'objet de toutes les convoitises », catégorie adultes.

Antoine,

Vous êtes parti, sans dire pourquoi. Sans dire pourquoi, Léna en a fait de même, ne supportant pas cette nouvelle absence.

La maison est vide et silencieuse. Je demeure solitaire, immobile.

Vous étiez parvenu à vaincre le silence de cette femme emmurée volontaire. Votre retour avait à nouveau tourné sa vie vers les autres. Du moins une partie de sa vie, l'autre restant silencieusement écrite. Je l'ai toujours connue emplissant, d'une écriture ronde et souple, de petits carnets bleu pâle qu'elle achetait au village. Elle y notait ses impressions, écrivait des poésies, qui la faisait parfois sourire, notait le temps qu'il faisait et les fleurs qui s'ouvraient au printemps. Elle y faisait également des listes de ce qu'elle aimait, aimerait, n'aimait pas, de ce qui l'ennuyait ; elle s'astreignait à écrire chaque soir ce qui avait été bon dans sa journée. Elle écrivait qu'un jour sans douceur ou beauté était un jour perdu. Elle ne voulait pas de journées inutiles, sa vie devait avoir un sens ... Elle partageait les souffrances de son cœur avec sa sœur Louyse, diaconesse, et s'informait de ses amis également sur du papier bleu, n'attendant en retour que leur simple plaisir.

Léna ne parlait pas en public. Le prétexte était officiellement le départ de sa mère comme vous le savez. Mais je l'entendais chanter des comptines, parler aux objets de sa chambre et lire à voix basse. Il faut dire que partout je l'accompagnais, tel un animal familier.

La femme qui l'escortait sans cesse, elle aussi, racontait beaucoup de choses sur Léna. Des choses plus ou moins vraies. Ce qu'elle racontait sans fin, était la façon dont Léna avait obtenu de son père qu'il lui accorde la possession d'un stylo-plume. En effet, le pauvre homme, pensait qu'une femme qui lit est dangereuse alors pensez donc une femme qui écrit !

Il trouvait que le porte-plume était mieux proportionné pour une main féminine, le geste plus élégant, que le temps d'écrire devait être pris si tel en était le désir. Pourtant lorsqu'il observait sa fille absorbée par ses pensées filant sur le papier, il avait beau maugréer qu'elle y perdait le temps du ravaudage, qu'elle y perdait le temps de l'aide du aux employées de maison, il avait tout de même un léger sourire d'admiration. Pour lui, comme pour tant d'autres, écrire était réservé aux hommes, à leurs affaires, à l'état des lieux des propriétés, aux actes notariés, à toutes ces paperasseries qui lui prenaient les heures dont il avait tant besoin pour veiller au quotidien de la maison. Depuis le départ de son épouse, Monsieur gérait les affaires du domaine seul. Mais surtout, ces écritures lui prenaient le temps dont il eut disposé pour sa collection de papillons exotiques ... Monsieur avait également son jardin secret.

Persévérante, Léna avait usé la patience de son père comme le font si bien les enfants.

L'idée qu'elle se faisait de sa vie à venir devant être égale à un internement, elle profitait de sa liberté enfantine. Elle avait l'habitude de courir dans les champs avec les garçons du village, pour

être auprès de vous surtout. Elle grimpait aux arbres pour y lire tranquille, délogeait les renards en narguant les chasseurs, effrayait les hérons pour qu'ils ne mangent pas les carpes de l'étang (elle les appelait ptérodactyles). Bien que ses genoux soient souvent couronnés, écorchés, blessés, aucune souffrance ne finissait en gémissement.

Le soir dans la bibliothèque, Léna lisait ce que lui autorisait son père, romans à l'eau de rose et poésies pour jeunes filles. Mais ce qu'elle voulait s'était découvrir. Découvrir par les journaux de voyages, par les récits de vie, par ses yeux. Elle voulait acquérir l'expérience que d'autres avaient de la terre, de la vie, elle voulait gagner du temps sur ses obligations futures. Elle persévérerait. Rien ne l'arrêterait. Au sujet de son désir d'écrire, par exemple, c'était avec son père des tiraillements ininterrompus. Elle ne cédait aucun terrain. Elle ne cessait de quémander ce petit objet qu'elle avait vu chez un papetier en ville. Puisque le stylo-plume était un objet masculin d'après son père, elle choisirait la voie des hommes. Léna ne voulait pas voir son corps changer ; elle le ferait androgyne, il en serait ainsi.

Elle décida que l'on devait vivre le sexe que l'on se choisissait. C'est pourquoi, pour sortir avec vous, elle se travestissait ; ses seins, qui débutaient à peine leur vie d'émotion, étaient aplatis, ceints d'une bande de coton. Elle grimait ses sourcils, durcissait son regard et roulait sa natte d'un blond vénitien dans une casquette de velours gris. Vous n'y voyiez qu'amusement. Elle serait un homme et écrirait. Son stylo serait brun comme la terre d'automne, avec un capuchon argenté comme l'étang de Pierrepont sous les rayons de lune.

Masculine, elle était troublante.

Et pourtant, vous aviez déjà déposé votre empreinte sur sa vie. Vous aviez déjà fait d'elle une pierre rare. Une pierre que l'on ne peut polir... Pour danser avec vous elle libérait sa natte, offrait ses épaules telles de blondes collines, aux caresses de votre regard. Elle choisit alors la voie des femmes. Elle deviendrait écrivain, comme cette danoise dont elle avait entendu parler, partie au Kenya, inventant des histoires, écrivant sans relâche. Mais elle ne prendrait pas un nom d'homme pour écrire, elle serait Elle dès le début, rebelle et douce, patiente et dévergondée comme il se doit pour acquérir la liberté. Son stylo serait brun comme les châtaignes, avec un capuchon argenté comme les rayons de lune sur l'étang de Pierrepont.

Elle écrirait. Peu lui importait le chemin puisqu'elle en choisissait le but. Elle renversa des encriers sur ses robes, tâcha ses mains, et ses ouvrages de broderies.

Elle avait commencé de se taire à votre départ. Votre départ et non celui de sa mère. C'est alors qu'elle avait débuté son œuvre d'écriture. Vous étiez parti sans dire pourquoi, sans dire pour où, ni si vous reviendriez et pour ne pas souffrir, Léna écrivait.

Et pour écrire mieux, cette jeune femme désirait un stylo-plume. Elle transforma les objections de son père en prétextes : elle gagnerait du temps à ne pas recharger la plume, le temps précieux des travaux d'aiguilles et celui pour aider les femmes de la maison. Ce serait parfait. Plus d'encrier renversé, de linge tâché, de plume cassée ...

Le soir, dans sa chambre elle s'entraînait avec une petite branche de noisetier qu'elle avait taillée à la dimension de l'objet convoité. Elle mimait les gestes à venir, ôtait le capuchon, trempait la

plume dans un flacon, tournait le bout dans un sens pour vider le réservoir et dans l'autre pour pomper l'encre, sève de vie de son écriture.

La femme de chambre racontait ces moments intimes de Léna, sans aucune pudeur, en riant. Je la détestais pour cela. Elle ne savait pas à quel volcan elle avait affaire et racontait également que les mains de la jeune femme tremblaient d'impatience, de douleur. Elle oubliait de dire la beauté de ce geste. Cette femme ne savait rien de la beauté et pensait que la poésie dont Léna habillait tant de choses était juste un vêtement mensonger, une espèce de cache-misère qui la mettait à part et la rendait orgueilleuse.

Plus tard, je sus que Léna tremblait de cette vie qu'elle voyait se disloquer. Vous partiez avec le plus beau de l'amour qu'elle aurait pu donner et sans doute recevoir ; l'amour du premier émoi. Le premier émoi de l'amour. Vous êtes parti, Léna restait.

J'ai appris qu'une année était passée pendant laquelle, elle n'avait plus dit un seul mot, à personne, surtout pas à son père. Le vieux Monsieur en portait une étrange peine sur le visage, comme un masque. Louyse avait rejoint les diaconesses. Les saisons se succédaient. Quelques ouvrages furent lus sans accord ni conseil paternels. Elle découvrit Poe, Maupassant, Barbey d'Aurevilly.

Elle fréquentait peu la gente masculine. Tout juste pour l'émotion, à peine pour les sentiments, surtout pour l'écriture. Quelques hommes passèrent dans sa vie. Ce furent d'abord les garçons d'ici qu'elle méprisait tant de ne lui laisser qu'un goût de déjà triste. Puis, ceux qu'elle prenait pour vous oublier. Et il y eut les écrivains, tous étrangers à la vie du village, de religion comme d'origine. L'un d'eux laissa sur son bureau un stylo-plume au capuchon argenté comme l'étang de Pierrepont, brun comme sa peau, gravé d'une croix du sud. Léna espéra son retour, l'attendit comme on attend l'autre part de soi. La mort l'avait trouvé dans son pays, écrivant au milieu des dunes. Léna découvrit un monde différent, son propre monde.

Il était son sud. Elle était son nord. Ils avaient partagé le meilleur d'eux-mêmes, s'étaient offert cette joie de vivre de retrouvailles en temps qui passe. Il lui avait appris la possibilité d'écrire sans plaie, lui avait donné le courage de persévérer. Elle savait être masculine pour l'agacer, il avait fait d'elle une femme pour son éternité.

Elle lut Proust, et Colette, ses parents adoptifs. Dans ses moments reclus je l'entendais chanter, prier Sia Yatabéré, vierge maure, je l'observais saluant le soleil au matin, méditant le soir venu devant une chandelle. Elle découpait également des morceaux de papiers qu'elle peignait, et collait en formes végétales. Elle coupait des étoffes, en faisait de curieuses tenues pour ses bals intimes. Désormais personne ne l'arrêterait.

Son père attendait maintenant qu'elle écrive.

Il avait tellement désiré qu'elle y parvienne, l'en avait tant empêchée afin que son besoin devienne nécessité. Fier d'elle, il s'asseyait dans un fauteuil de cuir qu'elle avait abîmé, tailladé avec ses plumes d'enfance, scarifié disait-elle. Il demeurait là, à la regarder, s'assoupissant dans le confort de cette communion de moments. Un soir de mai il lui offrit une écritoire acquise depuis bien longtemps. Une écritoire ancienne, qu'il avait agrémentée d'objets, d'attentions, de douceur et de sobre richesse.

Un homme étrange lui en avait soufflé l'idée. A moitié russe, à moitié indien, il aimait sa fille d'un amour discret et violent. Cet homme, qu'elle appelait Philipok, avait ouvert son esprit à d'autres lectures, plus anglaises, plus poétiques, plus difficiles. Il lui avait également révélé la magie de mémoire qu'exerce la musique.

Il la lui offrait bien loin des partitions, bien loin des bals. Pour elle seulement, il déchiffrait le premier prélude de Bach, et la sonate au clair de lune de Beethoven, il lui jouait des mélodies russes également et Scott Joplin de l'autre côté du monde. Elle avait alors l'impression d'avoir déjà vécu, d'avoir déjà traversé les steppes d'Asie centrale et d'avoir déjà fait œuvre de marcheuse, pionnière de cette liberté que les femmes attendaient encore parfois. Philipok n'aimait pas la nature humaine. Son seul souci était peut-être, non le moindre, de vouloir rendre Léna heureuse. Et pour se faire, la voulant plus indépendante chaque jour, il la provoquait, l'énervait souvent, la malmenait de temps à autres.

Léna s'en allait alors. Elle partait de longues journées à travers la campagne, emportant dans une sacoche, de quoi lire, de quoi pleurer, de quoi écrire ; son stylo-plume ... sa croix du sud ... sa boussole ... son dernier objet. Parfois, elle envisageait de mourir, pour ne plus avoir, ni à se taire, ni à attendre, ni à comprendre, ni à chercher, ni à admettre. Mourir d'accord, mais ne pas perdre la vie. Je restais discret, fidèle, muet comme Léna. Philipok lui même n'avait jamais entendu sa voix de femme. Il ne pouvait pas l'entendre, trop absorbé qu'il était par ses mots, sa musique et ses livres. Léna le trouvait trop lointain, mais l'aimait à l'égal.

Et vous êtes revenu. Léna vous a vu, méprisé, s'est amusée de l'air de voyageur que vous aviez déjà pris plusieurs fois pour passer devant chez elle. Elle vous avait déjà aperçu, s'était déjà précipitée à la fenêtre, faisant choir son ouvrage, sa lecture, son écrit, laissant un petit cri de joie lui échapper, elle qui craignait encore de ne plus jamais retrouver sa voix. Un après-midi, elle si fière et distante, si hautaine et moqueuse, était descendue pour vous ouvrir la porte cédant à sa curiosité. Sans un mot. C'était sans doute plus simple. Vous pouviez penser qu'elle ne vous avait pas reconnu après tant d'années. Elle vous offrait la possibilité de croire à son mutisme.

Vous êtes revenu dans sa vie, pour mon bonheur et mon malheur. J'assistais fantomatique, aux allers et venues de ma belle qui se métamorphosait, reprenait des couleurs en marchant auprès de vous, en prenant le thé avec vous sous le noyer du jardin, fascinée par le soleil de vos sourires. Je ne vous aime pas. Léna s'en charge suffisamment, à quoi bon vous en dire plus ?

Léna aime en vous un souvenir ; cette lumière des printemps enfantins, des rires, des éclaboussures d'arc-en-ciel dans les cours d'eaux alentours. Elle aime vous redécouvrir. Son jeu préféré est sans doute d'animer en vous l'homme qu'elle n'a pas connu, joyeux, sérieux, mutin, désespérant de virilité offerte.

Saurez-vous un jour tout ce qu'elle vous a confié à l'écrit ? En saurez-vous jamais la teneur ? Pourriez-vous seulement en supporter l'idée ? Vous continuiez de jouer votre rôle d'homme, souriant, conquérant, batifolant, sans pour autant lui offrir, plus que ce que vous aviez déjà donné à d'autres. Vous avez avec patience et douceur, ouvert son cœur, vous avez pu avec votre langage discourtois par moment, la rendre vivante, la sortir de ses décisions obscures.

Elle se savait envahissante par souffrance et vos absences n'ont fait que la renvoyer vers sa solitude et l'attente qu'elle avait eu de vous. Elle vous appelait par écrit. Vous lui disiez votre

amour, elle ne comprenait pas. Elle vous écrivait le sien, vous en aviez l'air amusé. Ecrire était pour elle une libération, une sorte d'exutoire. Ecrire au stylo-plume avait été son unique combat, l'ultime sans doute. Peut-être n'en voulait-elle plus aucun autre, si ce n'étaient ces corps à corps qu'elle vous offrit parfois jusqu'à la parole enfin déliée, par vos gestes provoquée, par vos mots libérée.

Vous aussi la vouliez indépendante. Est-ce donc si difficile de recevoir l'amour sans en être prisonnier ? Vous êtes parti, Léna également. Ainsi soit-il. Elle ne pouvait en supporter d'avantage. Et maintenant ? Maintenant vous êtes libres tous les deux, libres de vous perdre à jamais.

Et moi ?

Je reste ; objet tant désiré maintenant solitaire. Empli et vidé. Déposé dans l'écritoire ; en attente, en oubli. Desséché d'amour transcrit. Enfermé, sans rien pouvoir écrire de plus. Brun, avec un capuchon argenté, gravé d'une croix du Sud.

J'attends de retrouver l'écriture de Léna.